



## *Voyage au bout de la révolution De Pékin à Sochaux*

de Claire Brière-Blanchet

Paris, Fayard, 2009, 285 p., 19 €

par *Florence Grandsenne*

L'OUVRAGE de Claire Brière-Blanchet est le livre des souvenirs d'une militante maoïste des années 1960-1970. C'est avec un regard critique que l'auteur se penche sur ces années-là, un regard qui cherche à comprendre le sens et les caractères de son engagement.

Elle raconte ainsi tous les épisodes de cet itinéraire, qu'elle partagea avec son mari Pierre Blanchet. Il commence à Pékin, où le couple est envoyé par les Amitiés franco-chinoises en 1967 au moment de la révolution culturelle, et se termine à Sochaux, où l'un et l'autre « s'établissent »<sup>[1]</sup> dans des usines, comme le firent un certain nombre de militants de la Gauche prolétarienne.

Claire Brière-Blanchet ne cherche pas à donner une explication didactique de son engagement maoïste, mais, et c'est ce qui fait la qualité et la rare vérité de cet ouvrage, par un ensemble de touches personnelles imbriquées au récit, elle montre comment son histoire l'a amenée dans cette voie et s'est ancrée dans une histoire collective, celle des militants « maos », celle d'une génération de jeunes intellectuels gauchistes.

1. Rappelons qu'un certain nombre de militants intellectuels, après 1967, se firent embaucher dans les usines ou les docks pour être au cœur de la classe ouvrière. Robert Linhart, un des principaux dirigeants maoïstes, raconte ce parcours dans *L'Établi* (Éd. de Minuit, 1981).

Le premier épisode, celui du voyage en Chine, illustre ainsi comment le plaisir de l'intégration à un groupe – 600 millions de Chinois! – entraîne l'occultation des critiques. Les premières réactions exaspérées – dès l'arrivée, les voyageurs doivent lire en chœur et à haute voix des citations du président Mao – cèdent vite la place au plaisir de défiler avec les foules chinoises. Les images désagréables, en particulier celle de deux Chinois coiffés de bonnets pointus<sup>2</sup> et donc désignés à la vindicte populaire, sont vite occultées. D'ailleurs, reconnaît l'auteur, les enjeux politiques de la révolution culturelle n'étaient pas connus des voyageurs, pas plus que les assassinats qui l'accompagnèrent.

De retour en France, l'auteur s'installe à Grenoble, où elle enseigne quelque temps, tout en organisant, avec les autres membres de son groupe maoïste des opérations « militantes » dont le sens et la valeur laissent perplexe le lecteur qui n'a pas gravité dans les milieux d'extrême gauche! Il s'agit en tout cas de faire le coup-de-poing contre les forces de police. C'est l'occasion pour Claire Brière-Blanchet d'analyser le rapport de ces groupes, et d'elle-même, à la violence. La violence censée être « révolutionnaire » faisait en effet intrinsèquement partie de l'idéologie maoïste « La révolution n'est pas un dîner de gala » avait dit Mao. Quel rôle joua l'attrait pour la violence dans son adhésion, et celle de ses camarades, à cette idéologie? D'où venait cette haine qui explosait dans le langage des maos contre les riches, les patrons, les policiers? D'où venait cette satisfaction à l'humiliation de l'autre? Sans complaisance rétrospective, Claire Brière-Blanchet se montre, au contraire, consternée par la vulgarité et la brutalité du vocabulaire utilisé par les maos: « Haine, insultes, vomissures! Nous promettions, et à pleines pages, le pire à tous les « exploités »: coups, séquestrations, humiliations ». Elle s'interroge sur les racines personnelles et collectives de cet attrait. Sa propre souffrance? « Nous n'étions pas des jeunes gens heureux » écrit l'auteur, qui rappelle ses difficultés familiales, celles de son mari qui cohabita toujours avec la mort et frôla souvent la dépression... En tout cas, la violence physique faisait partie des modalités de l'action révolutionnaire: le « cassage de gueule » des « petits chefs », des soi-disant « indics »,... était censé représenter la juste réponse à la « violence bourgeoise »!

Cette violence fonctionnait aussi à l'intérieur du groupe. À tout instant, les militants pouvaient être mis en jugement, critiqués. Plusieurs fois le couple Blanchet passa ainsi au tribunal « populaire », et Claire Brière-Blanchet dit en avoir retiré une grande souffrance, bien qu'elle n'ait pas à cette époque contesté la validité de ce mode de

---

2. Étaient affublés d'un bonnet pointu et présentés devant les foules les soi-disant « criminels réactionnaires », partisans des « vieilleseries » de la société chinoise ou « corrompus ». Il s'agissait en général de responsables du parti et d'intellectuels: universitaires, ingénieurs, médecins. Ils furent battus, humiliés, déportés.

fonctionnement. C'est d'ailleurs lors d'un de ces procès que fut décidé le départ pour Sochaux, pour « punir » le couple coupable d'avoir cédé à « l'autoritarisme », de ne pas s'être mis suffisamment à l'écoute de la classe ouvrière!

Et c'est l'épisode Sochaux, le plus dur sans doute pour l'auteur qui y perdit sa fille, Judith. Claire Brière-Blanchet tente ainsi de comprendre les fondements de l'ouvriérisme des maos, qui non seulement travaillaient en usines, mais aussi s'imposaient un mode de vie ouvrier: la bibliothèque vide – pas question d'avoir l'air d'un intellectuel, l'organisation l'exigeait! – le sol nu sur lequel tomba sans doute la petite Judith, mais aussi l'adoption d'un langage censé être populaire.

Comment expliquer que l'auteur se soit infligé un tel mode de vie? Parmi les éléments d'explication donnés, la mauvaise conscience est sans doute déterminante – elle est fille d'un industriel du Nord, violent, raciste, avec lequel elle eut de très mauvaises relations – mais il faut ajouter aussi l'impact des lectures: *Germinal* semble avoir joué un rôle majeur dans l'engagement de l'auteur en faveur d'une classe ouvrière mythifiée, plus encore que Marx dont elle faisait cependant des comptes rendus simplifiés pour ses collègues de travail, qui ne les lisaient pas, à sa grande déception!

L'ouvrage apporte ainsi un éclairage passionnant sur le courant maoïste. Il montre comment fonctionnaient ces groupes qui jouaient à la guerre: la violence, les procès, mais aussi l'amitié. En effet, pour beaucoup de ces militants, dont l'auteur, la rupture avec la famille et les amis de jeunesse avait réduit la vie sociale et affective aux liens avec le groupe et faisait tout accepter de celui-ci.

Claire Brière-Blanchet tente de débrouiller aussi les motifs de l'adhésion à l'idéologie maoïste. Les motifs personnels: la volonté de prouver son courage – en particulier pour une fille rejetée en tant que telle –, la peur de la solitude, la mauvaise conscience d'être née dans une classe favorisée. Mais aussi les motifs collectifs: les termes utilisés pour définir les actions menées, « action de partisans », « nouvelle résistance »... confirment la fascination de toute cette génération pour la Seconde Guerre mondiale. Les enfants des résistants, ou au contraire des non-résistants, devaient faire la preuve de leur courage, soit par fidélité envers leurs parents, soit au contraire par rejet. Le traumatisme de la guerre d'Algérie joua aussi un rôle majeur et fut pour beaucoup la matrice de la voie du militantisme.

Mais l'angle adopté dans ce *Voyage au bout de la révolution* pour comprendre ce que fut le parcours de ces intellectuels maoïstes montre bien que les explications idéologiques ne valent rien si l'on n'y joint l'analyse de l'inconscient, tant individuel que collectif. Il faut ainsi prendre en compte le goût du pouvoir, la jouissance de la violence et de la haine. Le témoignage de Claire Brière-Blanchet nous aide à cette réflexion et c'est ce qui fait la grande valeur de son ouvrage.